

LEON

Avec son costume rappé, ses chaussures évasées, aux lacets surannés; avec une allure de mélancolie indéfinissable, chaque matin, comme par habitude ou comme un rituel, à moins que ce ne soit pour l'odeur qui s'échappe de la cave du boulanger, rappelant que le matin fait suite au refroidissement des fours de cuissons, Léon s'en venait à la boulangerie chercher une petite miche de pain. La vendeuse, avait l'habitude de son regard un peu vide, dont pourtant les yeux semblaient d'une profondeur infinie ; elle avait l'habitude aussi du geste de ses mains fouillant ses poches, jusqu'au dernier cent disponible, comptant et recomptant pour arriver au prix de sa pitance.

Il n'y arrivait pas toujours...et rendait nerveux ceux qui, entrés dans la boulangerie, voulaient s'en aller vivement, travailler, prendre le bus, ou rentrer de la nuit pour trouver le sommeil difficile du nuitard éreinté. Après vaine recherche des centimes manquants, il ponctuait dépité, "je passerai tantôt". Et, bonne comme le pain, la vendeuse opinait pour ne pas reprendre de ses mains à l'hygiène tabagique, cette miche qui lui assurait de survivre. Elle lisait sur son visage toute la fatigue de la perte d'une vie plus glorieuse, d'un passé révolu, et cela l'inclinait à la mansuétude.

Souvent, sans doute par hasard au début, juste derrière lui, un étudiant arrivait pour acheter des couques au beurre, des croissants et pains au chocolat, pour agrémenter des moments de pauses de sa longue journée à l'école. Il ne payait pas avec de gros billets, le compte était toujours juste, ce qui lui valait le sourire de la vendeuse. Il travaillait souvent le soir, pour s'assurer un niveau de vie correct, que ses parents ne savaient garantir en plus des frais d'hébergement et de transport. C'est que, c'est cher la vie aujourd'hui. Témoin plusieurs fois de la gêne de Monsieur Léon, il hésitait à commander trop vite, un peu honteux, lui, de remplir un sachet de fine boulangerie. Quelques fois, il fut tenté de compléter le paiement de Léon mais, craignant d'ajouter à son embarras, il se retint. Les autres clients auraient sûrement trouvé ça idiot. « Chacun pour soi ! »

Il se demandait qui était cet homme et, n'y tenant plus, un jour que l'école faisait relâche, il se leva quand même, alla à la boulangerie et sortit derrière lui. Il le suivit de loin, qui cheminait lentement, perdu dans ses pensées, sans saluer personne. Après quelques centaines de mètres, il rentra dans le parc Félix Hap. Un joli coin de verdure que garnissent les vestiges d'un passé de bourgeois, notaire et maire : des bouts d'un ancien château, une écurie, un étang et une belle orangerie. Tout cela au milieu de la ville. Il le vit qui s'asseyait sur un banc, seul. Il le vit qui découpait la moitié de sa miche, pour égayer le matin des oiseaux que les arbres centenaires hébergeaient.

Après ce partage de frère, il marcha les quelques mètres qui le séparaient de sa petite maison, qu'une clématite à fleurs rouges rendait sympathique, pittoresque. Pas bien riche mais coquette, un vieux vélo posé devant.

Chaque fois que l'occasion se présenta, l'étudiant fasciné, suivit Léon, pour chaque fois découvrir le même rituel. Les oiseaux étaient ses amis, se posant sans crainte sur le sol, pour partager ce moment de complicité, seuls à seul, avant que ne s'anime de cris d'enfants, ou de rires d'amoureux ce parc devenu accessible à tous. Autrefois, le maître des lieux l'ouvrait au public, quelques heures par semaine seulement.

Il avait remarqué que, souvent, Léon fouillait les bords du chemin, et dans le parc les pelouses qui accueillait souvent ceux-là qui voulaient respirer. Il devina qu'il était en recherche d'une pièce égarée ou d'une vidange consignée, pour trouver quel qu'argent. Emu par le bonhomme et son colloque d'oiseau, ému par ses recherches, l'étudiant au cœur généreux se résolut à perdre de temps en temps, le prix d'une couque ou d'un croissant, sur le chemin de Léon. C'était pour lui, à sa façon, un mini « resto du cœur » pour Léon et ses oiseaux. A la mesure de ses moyens.

Les oiseaux, lui aussi, il les avait toujours aimés, trouvant dans leur compagnie le sourire du matin et l'agitation du soir avant que le soleil ne se couche, quand une sorte de meeting s'organisait dans le lierre de la cour de la maison de ses parents. Ce brouhaha se coupait net soudain et le silence annonçait le sommeil.

Quant à Léon, il ne savait pas quelle avait été sa vie, mais son calme qui semblait philosophique, lui inspirait le respect. Un homme qui nourrit les oiseaux en partageant son propre pain, c'est un peu de François d'Assise qui accompagne un moment un peu hors du temps...un moment de calme passager.

Ainsi en fut-il tout le long de ses études, finalement, de boulanger ! Cette odeur, cette dégustation, ce sens du pain quotidien, ce partage, tout cela l'avait convaincu d'entrer dans le cheminement de l'art du pétrin. Il aimait à répondre à qui lui demandait de ses nouvelles, qu'il était dans le pétrin, suscitant un intérêt réel ou méchamment curieux, comme toujours avec les gens qui cherchent dans le malheur des autres de quoi se consoler des imperfections de leur vie.

Il avait acquis le savoir, il se fit apprenti, dans la boulangerie même qui avait nourrit ses narines et papilles, et celles de Léon.

Las, le métier est beau mais l'installation coûte cher. Il travailla donc pour les autres, un peu partout d'abord, donnant, par son art et son savoir-faire, du plaisir aux gens. Mais, empreint

de ses émotions initiales, c'est non loin de ce parc qu'il revint travailler et façonner pour Léon une niche "royale", qu'il lui offrit tous les jours, en accompagnant sa poignée de main d'un "pour vos œuvres", énigmatique, qu'eux deux seuls comprenaient. Ils avaient en effet fini par faire connaissance, et l'étudiant, lui avoua un jour que les pièces égarées du petit poucet, étaient les siennes. Ce qui fit sourire Léon, sans paroles, mais d'un sourire et d'une profondeur d'yeux, qui valaient tous les mots.

Quelques mois plus tard, un jour, Léon ne vint plus et l'on apprit que des amoureux passant par-là, l'avaient découvert endormi de sa vie, assis contre un arbre, entouré d'oiseaux. Il garda de lui une aura de sagesse et de bonté. Il était triste, mais certain que Léon à son tour avait pris son envol, dans le courant de vie qui passa le cueillir. Bien plus tard, un monsieur très austère, tiré à quatre épingles, s'en vint à la boulangerie lui demander, si c'était bien lui l'étudiant que Léon connaissait et qu'il avait décrit dans une longue lettre déposée à son étude. C'était un notaire, qui l'invita à venir lui rendre visite après son labeur pour prendre connaissance de la lettre déposée pour lui. Nettoyé de farine, il s'en fut chez l'homme de loi.

" Cher petit,
Je ne t'en ai rien dit mais ma vie fut rocambolesque, musicien, chanteur, danseur, j'ai comme on dit, roulé ma bosse, pendant longtemps, allant de succès en succès. J'ai eu une famille, une femme, un fils, Jean-Philippe. Un jour, comme pris d'ivresse, je partis courir le monde, sans les abandonner mais en les voyant moins. J'envoyais de l'argent, mais qu'est-ce que l'argent si le cœur n'y est pas.

Ma femme s'est éteinte, prématurément, emportée par une maladie, longue et pénible comme on dit. Mon fils fut recueilli par la famille, et j'ai continué à l'aider de loin. Il fit aussi son chemin dans la musique, et réussit une belle carrière. Je lui écrivis souvent, sans lui avouer que j'allais très mal et que le succès s'était éloigné de moi, me jetant dans la misère. Jamais je ne voulus lui demander de l'aide, un peu honteux de l'avoir laissé grandir tout seul.

Il est mort il y a peu de temps, très riche, adulé de son public, entouré de femmes et d'enfants qu'il avait aidés, plus que moi je ne l'avais fait pour lui. Il leur a donné à tous, le moyen d'être eux-mêmes grâce à lui, et pas de devenir eux-mêmes à cause de lui, comme je le fis.

Mais l'âge aidant, s'étant enquis de savoir où j'étais, comment j'allais, il a su ma vérité, il a su aussi, je ne sais comment, qu'un jeune gars très longtemps, perdit des pièces de monnaie pour aider à nourrir son père. En mourant, il a décidé de me donner tous ses biens, estimant avoir donné à ses autres héritiers la force et les moyens de réussir eux-mêmes. Il voulait me remercier de son sang, de son talent, génétique.

Il savait que je n'allais pas toucher à sa fortune, parce qu'il savait bien quel était le fond de mon âme. Il savait que j'aurais une idée qui lui aurait sûrement plu. J'ai donc créé une fondation que j'ai appelée "Léon et Jean-Philippe : La boulangerie, au bonheur de vivre et de partager".

Cette fondation a comme objet social le secours aux démunis, aux gens de la rue, à ceux qui ont faim.

Elle est à toi. Elle te permettra de vivre à l'aise toute ta vie, à une seule condition : faire tous les jours du pain, des couques, des croissants, des éclairs au chocolat, tout ce que tu aimes faire, et à offrir à tous ceux qui, n'ayant que leur courage et la faim au ventre, viendront chercher chez toi, ce que tu nous as offert à moi et mes oiseaux. Les autres payeront leurs achats et n'en sauront rien, mais je sais que toi tu sauras lire dans les yeux de ceux qui ont la fierté de ne pas dire qu'ils ne sont riches que de leur cœur. Adieu petit, je serai parmi les oiseaux, ne nous oublies pas. "

Léon.